

Avant-course

Le peloton est composé d'êtres solitaires qui ne peuvent faire autrement que vivre ensemble. Cette phrase résume assez bien le propos de mon livre. Je l'ai imaginée sur le vélo, en Sierra Nevada espagnole, aux alentours de deux mille mètres d'altitude. J'avais déjà roulé durant six heures et quart, seul. Il me restait encore une trentaine de minutes pour rejoindre mon hébergement. Nous étions en février. Le ciel était parfaitement bleu. À cette hauteur, il faisait encore une dizaine de degrés, ce qui était très confortable. J'avais gravi plus de quatre mille cinq cents mètres de dénivelé pendant mon entraînement, et brûlé à peu près autant de calories. J'écoutais distraitemment un podcast sur Barbara, tout en admirant d'un côté le sommet enneigé du Pico Veleta, de l'autre la vallée de Grenade en contrebas. Je me sentais merveilleusement bien. Les endorphines générées par l'effort m'avaient permis d'atteindre un état de douce contemplation qui m'éveillait à des pensées qui n'auraient pu me traverser si j'étais resté devant mon bureau, ou si j'avais été

accompagné. Je savourais ce moment, me disant que cette journée de solitude athlétique m'avait permis de toucher quelque chose qui ressemblait à la grâce.

Et je m'interrogeais. Plutôt que pratiquer le cyclisme de manière professionnelle, avec les contraintes que cela implique, l'entraînement encadré et millimétré, l'impératif de triompher de l'adversité en compétition, pourquoi ne pas choisir un mode de vie où je pourrais accéder quasi quotidiennement à cette extase égoïste, que personne ne pourrait venir briser ? Pourquoi ne pas m'engager dans un tour du monde où il n'y aurait nul autre que moi et mon vélo ?

À ce stade de mes réflexions, il me vint à l'esprit que celles-ci mériteraient de servir d'exergue au livre que j'achevais sur « la société du peloton ». Et je me rendis compte, en quelque sorte, que ces impressions toutes personnelles, j'avais envie – et peut-être même besoin – de les *partager*. Je réalisais que, aussi jouissive puisse être cette expérience que je vivais actuellement, elle était vide si elle ne devait rester que mienne.

Quand je suis avec d'autres pendant un certain temps, même des êtres proches, arrive un moment où il me faut m'extraire de cette présence humaine. Je ne la supporte plus. Alors je m'en vais, quelques minutes ou quelques heures dans une pièce isolée, ou bien quelques semaines en stage individuel. Étonnamment, j'éprouve assez vite le besoin d'échanger à propos des aventures ou des banalités que je vis. Des films qui m'auraient ennuyé si je les avais regardés en compagnie me passionnent, et je ressens

le désir presque impérieux de transmettre cet enthousiasme. Alors je reprends contact avec les autres, ceux-là mêmes qui quelques instants plus tôt m'exaspéraient et qui désormais me manquent. Ou bien j'écris, ce qui revient à peu près au même – puisqu'il s'agit là encore de partager ce que l'on ressent.

Ce que je décris, le philosophe allemand Emmanuel Kant l'avait théorisé au XVIII^e siècle sous le concept d'« insociable sociabilité¹ ». L'idée peut être résumée assez facilement : *nous ne pouvons vivre avec les autres, mais nous ne pouvons pas plus vivre sans eux*. Je crois que tous, à différents niveaux, avons déjà fait cette expérience. Nous sommes des êtres solitaires qui devons vivre ensemble.

Les cyclistes cultivent peut-être ce paradoxe un peu plus que la moyenne. Ils sont portés par de puissantes pulsions d'affirmation de soi. Ils veulent s'imposer, *eux*. Et pourtant ils vivent en communauté, passent les deux tiers de l'année en chambrée avec des collègues, sont soumis aux consignes d'un staff, et n'ont d'autre choix que de collaborer au sein d'équipes pour triompher de l'adversité en course. Sportifs à l'individualité particulièrement développée, nous devons continuellement composer avec des contraintes imposées de l'extérieur.

Celles-ci ne sont toutefois rien en comparaison de la nécessité intérieure que nous éprouvons de nous lier à d'autres, en dépit de notre naturelle insociabilité.

1. Dans son livre *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, 1784.

En vérité, j'en suis bien conscient, je m'ennuierais vite si je devais faire un tour du monde à vélo en solitaire, si je ne devais plus éprouver l'excitation de la confrontation, sourire des flatteries médiatiques, travailler en commun à développer notre niveau de performance, ou jouir du plaisir de gagner grâce à l'aide de mes coéquipiers.

Si je savoure cet instant d'apesanteur et de liberté, de focalisation sur moi-même, là-haut sur les pentes de la Sierra Nevada après une longue sortie à vélo, un écouteur dans une oreille, les yeux et l'esprit grands ouverts, c'est parce qu'au fond je sais que quelques jours plus tard je vais retrouver mon équipe, mon staff et mes partenaires, et que l'écouteur va se muer en oreillette, à travers laquelle quelqu'un me parlera à qui je pourrai répondre. Je pourrai peut-être même m'agacer d'être ainsi téléguidé, contraint, frustré dans mon désir d'indépendance. Mais au moins j'aurai le loisir de trouver quelqu'un contre qui m'énervier. Même conflictuels, j'aurai des échanges. Une existence sans coexistence serait la pire des choses. Car alors il serait impossible de rêver au plaisir que l'on éprouverait à s'isoler de nouveau.

Ce grand écart entre nécessité de s'associer et utopie d'une vie d'ermite, il est mon quotidien de cycliste; il me semble qu'il est aussi assez proche de ce que chacun expérimente au sein de ce grand peloton que nous appelons la société.

Échauffement

Trois échappés luttent dans le final d'une épreuve cycliste pour résister au retour du peloton. Celui-ci se rapproche dangereusement, alors que les fuyards sont en tête depuis le départ de l'étape, cent quatre-vingts kilomètres plus tôt. À quelques encablures du but, il ne leur reste plus que trente secondes d'avance. Ça peut le faire! À condition bien sûr de s'entendre.

Les trois coureurs savent qu'ils doivent unir leurs efforts pour espérer se disputer la victoire. Leur salut passe par une collaboration parfaite jusque dans les derniers hectomètres. Il sera temps ensuite de songer au gain de l'étape, de s'expliquer «à la cuisse» pour désigner le vainqueur. La condition préalable, nécessaire, c'est d'arriver en position de pouvoir gagner.

Et pourtant, contre toute logique, chacun en garde un peu sous la pédale, filoché, espérant profiter du travail des autres et tirer les marrons du feu à la fin. La mésentente s'installe, le groupe de tête se désunit, perd

en efficacité; inévitablement il se fait rejoindre à trois kilomètres de l'arrivée. Tous ont tout perdu.

Ne sommes-nous pas, nous membres d'une société confrontée au plus grand défi de son histoire – le réchauffement climatique –, pareils à ces coureurs qui *savent* comment il faudrait se comporter, et qui malgré tout agissent différemment? «Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal», écrivait Ovide il y a deux millénaires. Il faut croire que la contradiction entre ce que commande la raison et nos actions opère toujours. Aussi puissant et large soit le champ de la connaissance, il s'effondre face à la faiblesse de la volonté, aux tentations du quotidien, à l'appétit immédiat de l'individu engagé dans le monde.

Ce mystère – pourquoi les comportements humains prennent-ils parfois un chemin radicalement opposé à celui qu'indiquent les règles de la logique? – me fascine. Au cours de mon parcours cycliste, je m'y suis plusieurs fois confronté, ce qui n'a pas manqué d'être source de désillusions. J'anticipais certains choix stratégiques de mes adversaires, je me disais qu'au vu des situations de course le peloton *ne pouvait se comporter autrement* que je me le figurais; j'établissais mes tactiques en fonction de ces prévisions. J'étais souvent déçu, désappointé par des mouvements qui s'avéraient aléatoires, diablement inconséquents.

Échappé il y a quelques années dans le final d'une course en Bretagne avec sept ou huit autres coureurs, dont deux de la même équipe, j'écoutais la logique

en pensant que l'un allait se sacrifier pour l'autre. Un homme attaqua ; je regardai les deux partenaires, attendant que l'un fasse l'effort. Personne ne bougea. Sans doute une rivalité interne les animait, ou bien le directeur sportif ne faisait-il pas son travail. Toujours est-il qu'au bout du compte, j'étais défait, et ne pouvais que rager de voir le futur vainqueur s'éloigner pendant que nous nous enterrions sottement.

À plusieurs reprises je me surpris moi-même à agir en décalage avec toute sagesse vélocipédique, attaquant à tout-va quand il fallait rester calme, ou au contraire attendant nonchalamment quand il fallait s'activer, comme si le feu de la course m'égarait, me construisant un double aux mouvements incontrôlables. J'étais pourtant toujours le même coureur – seulement celui-ci était traversé de deux voix dissonantes que je ne parvenais pas à faire concorder. La contradiction s'était emparée de moi. Elle me fit manquer plusieurs victoires.

On évoque souvent ces coureurs qui disposeraient de « la science de la course ». La formule est mal choisie. On dirait plus à propos, comme Louis Nucéra dans *Mes rayons de soleil*, que l'on dispose du « sens du vélo, comme on a l'oreille musicale¹ ». Une compétition sportive – et c'est ce qui fait tout son charme – n'obéit pas à des lois universelles. Elle n'est pas seulement affaire de chiffres, d'équations, de *data*.

Certes la science s'est grandement introduite dans le

1. Louis Nucéra, *Mes rayons de soleil*, Grasset, 1987.

domaine du sport ces dernières décennies. Les équipes cyclistes s'entourent d'universitaires qui les conseillent d'un point de vue théorique sur tous les aspects de la performance. On travaille avec des capteurs de puissance, dont les données brutes permettent souvent de prédire les classements lors des arrivées au sommet, en divisant les watts développés par le poids des coureurs. De même, les positions sur le vélo, le matériel, le textile, tout cela est étudié, optimisé. Les stratégies en course (collective, de gestion de l'effort, ou encore nutritionnelles) sont également anticipées.

Mais au milieu de cet océan de contrôle et de mesure, une goutte de folie refuse d'être intégrée à la masse. On l'appelle instinct, intelligence pratique – qualité que nous attribuons souvent aux athlètes français (le fameux « *french flair* »), mais qui est présente chez tous les grands sportifs, capables de jouer en quelques secondes, sur un coup de dés irraisonné, des mois de préparation millimétrée. En cyclisme, on reprocha souvent aux Britanniques de l'équipe Sky de tuer le Tour de France par leur approche trop analytique de l'événement. En 2016, c'est pourtant grâce à deux coups de folie – une descente agressive du col de Peyresourde, et une attaque dans une étape de plaine balayée par les vents – que leur leader, Christopher Froome, remporta le troisième de ses quatre Tours. Le goût du risque l'avait emporté sur la volonté de contrôle ; le corps avait devancé l'esprit. Cela fut couronné de succès.

Une lecture mathématique ne suffit pas pour parler

de sport. Il faut plus. Ce plus s'appelle l'humain. C'est lui qui provoque des retournements de situation aussi enthousiasmants qu'improbables, lui qui décide du sort d'une course, par-delà les consignes, les chiffres, les études – lui encore qui explique, en un sens plus grave, notre incapacité à agir collectivement face à la menace écologique croissante, alors même que nous sommes aujourd'hui tous, ou peu s'en faut, terriblement alertes sur cette ombre qui nous guette.

Je sais le monde qui se dessine, je le désapprouve, et pourtant je participe à sa construction – voilà le drame de l'homme moderne, perdu entre la poursuite de son bien personnel immédiat et la conscience des maux que générera à terme cette quête, tiraillé entre un sens des responsabilités quant à l'avenir de ses enfants, de son espèce, et les contraintes de la vie singulière. Comment concilier fin du mois et fin du monde, pensée individuelle et pensée collective ?

*

Il est illusoire de croire que l'on peut étudier ces questions d'un point de vue uniquement théorique. Les individus n'évoluent pas dans des bulles ; ils sont traversés de sentiments et d'émotions, réagissent à des événements, se laissent porter par des intuitions. La vie et le monde sont des affaires concrètes : c'est ainsi que nous devons les appréhender. L'écrivain n'est jamais un demiurge surplombant sa création, mais toujours un être de chair et de